
La glace rompue, ou Narcisse et ses hétéronymes

Pierre Lexert
Écrivain
Val d'Aoste

Si j'ai souvent été convié à intervenir dans des colloques, des congrès ou des séminaires consacrés à la problématique de l'espace francophone, c'est le plus fréquemment ès qualités, autrement dit en tant que directeur de l'Institut valdôtain de la culture, fer de lance des associations qui œuvrent, dans la Région autonome Vallée d'Aoste, en faveur du français.

Il m'a cependant été donné de pouvoir également m'exprimer en tant qu'écrivain; comme auteur, surtout, des poèmes du *Cœur pérégrin*¹. Poèmes dont la facture et le ton tranchent délibérément avec ceux de ce que j'appellerais «l'école parisienne», ce qui m'a quelques fois conduit à contester le crédit dont jouissent plusieurs de ces faussaires. Parallèlement, devenu rédacteur en chef des *Cahiers du Ru*, j'ai, entre autres choses, composé un «autobiopoème», une vingtaine de nouvelles et commis quelques aphorismes sous les espèces d'un Sir Rhose sur lequel je reviendrai plus loin.

Je dis bien JE, estimant que le NOUS de majesté ou de modestie n'est pas de mise dans le présent article, lequel, compte tenu de mon parcours atypique et de la singulière situation de mon pays, se développe alternativement sur deux plans.

À ma surprise, deux thèses d'université, l'une à Trieste, en Italie, l'autre à Fribourg, en Suisse, ont tenté une heureuse et com-

1. *Cœur pérégrin et autres poèmes*, édition collective, préface de Gaston Compère, Musumeci, Quart (Vallée d'Aoste), Italie, 1993.

plémentaire approche de mes divers écrits²; et c'est avant tout comme écrivain que je prends la parole aujourd'hui, bien que le francophone engagé, en moi, ne se tienne pas de joie en retrouvant un Québec qui lui est particulièrement cher.

LA GLACE ROMPUE, OU NARCISSE ET SES HÉTÉRONYMES

Pourquoi ne pas aborder le sujet en rappelant la fameuse anecdote concernant Alfred Jarry?

Celui-ci, qui avait fixé rendez-vous à une jeune femme dans un café, arrive à l'heure dite, la salue, l'invite à s'asseoir, sort calmement un revolver de sa poche, en tire un coup sur un miroir proche, et dit aimablement :

– Maintenant que la glace est rompue, Madame, causons.

À moins que nous ne reprenions l'ingénieux apologue d'Oscar Wilde, intitulé «Le disciple», et qui raconte comment, alors que Narcisse venait de mourir et que chacun le pleurait, l'étang d'eau douce où il se mirait se remplit de larmes salées. À ce spectacle, dénouant leur verte chevelure, les oréades voulurent compatir:

– Ah, comme nous partageons votre peine! dirent-elles à l'étang; Narcisse était si beau...

– Narcisse était donc beau? s'étonna l'étang.

– Mais qui pourrait le savoir mieux que vous? s'exclamèrent les oréades.

– C'est que, voyez-vous, confessa l'étang, lorsqu'il se couchait sur ma rive pour se contempler, je n'avais de cesse de voir se refléter ma beauté dans ses yeux.

Ce que j'entends suggérer avec ces deux évocations, c'est que le narcissisme de l'écrivain – que je pose en postulat – peut se faire jour de différentes et paradoxales façons.

Briser un miroir, n'est-ce pas faire de ses éclats autant d'autres miroirs? L'auteur alors se fragmente, ne se donne à voir qu'au détail, ne se livre que peu à peu ou partiellement, pour ménager ses ressources, peut-être, ou laisser le lecteur sur sa faim.

2. La première thèse, à Trieste, a été soutenue par Noëla Brunetta (professeur Graziano Benelli); la seconde, à Fribourg, par Séverine Zwicky (professeur Dominique Combe).

Se contempler, ce peut être aussi bien se vouer un culte, se confronter lucidement avec le vis-à-vis qui vous reflète et dont le regard inverse vous jauge et vous juge, que s'identifier à la figure adoptée ou rêvée d'un certain soi plus accompli, – quitte à lui déléguer son vouloir-vivre. C'est enfin, pour l'écrivain, manifester assez de complaisance envers soi-même et son aptitude à bien dire, pour éprouver le besoin de se réfléchir sur un blanc de papier, et, comme le photographe fait se révéler l'image, chercher à se montrer tel qu'il entend qu'on le voie.

Il n'est d'ailleurs pas exclu que son reflet le change, même dispersé entre les personnages de ses fictions, et qu'il ne finisse, pareil au metteur en scène qui se réalise au travers des comédiens, par adopter ostensiblement quelques-uns des traits dont il les a pourvus, jusqu'à coïncider avec l'image virtuelle qui en résultera, et à laquelle le lecteur, éventuellement, s'identifiera en tout ou en partie à son tour.

Au donné succède ainsi un composé. L'auteur devient sa propre métaphore... Mais on sait que les surfaces réfléchissantes ne sont pas nécessairement lisses, unies ou stables. Des miroirs s'embuent, se piquent, se fêlent, se creusent ou se bombent; des eaux étales se font miroitantes, agitées ou tumultueuses. L'œuvre en souffre ou s'en enrichit, suivant le cas. Il arrive que l'auteur s'emmêle dans ses figures, ne sache plus très bien où il en est lui-même, sauf à laisser l'aventure s'en mêler, l'inciter à endosser d'autres livrées, à changer d'identité, afin de s'échapper de soi, prendre du champ ou des libertés, vivre parallèlement.

Entrent alors en jeu le masque, la marionnette, le fou du roi, le hors-venu, soit, littérairement parlant, le pseudonyme, l'hétéronyme, derrière quoi on continue à tirer les ficelles.

Tentation à laquelle succombent plus volontiers les natures potentielles, les esprits éclectiques, aptes à exceller dans diverses disciplines, ou, au sein d'une discipline, dans divers genres. À peine se distinguent-ils ici que leur vient l'envie de s'éprouver là cependant que les hasards de la vie et les contraintes sociales les conduisent à s'affirmer aussi «ailleurs». Le vieux mythe «linéaire» de la réincarnation, cette hypothèse d'une vie indéfiniment relancée au fil de successifs avatars, pourquoi ne pas tenter d'en faire une immédiate application en l'imaginant «concomitant», frisant l'ubiquité, à la faveur d'une existence plurielle composée des temps forts de ses égos latents?

Pareille démarche pourtant, qu'elle soit inconsciente ou délibérée, n'est pas si simple. Cette capacité, et donc le désir subséquent d'assumer plusieurs existences, peut en effet se traduire dans les faits tout autant que dans la fiction qui la met en œuvre. Un Pessoa, par exemple, a vécu cette multiplicité par le biais de la seule écriture pliée aux exigences de ses divers hétéronymes. Tant et si bien qu'il s'en est fallu d'un cheveu que l'asymptote ne basculât, ne le fît s'ajouter, Pessoa, à ses hétéronymes, les rendant dès lors indécétables en tant que tels, et leur conférant du même coup une identité indépendante non moins certaine que celle d'un Shakespeare.

En revanche, il est un appétit de vivre autrement que par pro-curation mentale, que la fiction seule par conséquent ne saurait satisfaire, et qui incline ceux qu'il démène à emprunter diverses voies, «dont» celle de l'écriture, – écriture qui pourra se nourrir des expériences ailleurs vécues, mais sans prendre le pas sur la vie même et sa sensorielle intensité.

Ici apparaît la figure de l'amateur, ou du dilettante – dans la noble acception de ces mots – curieux des êtres et des choses, capable de s'affirmer en plus d'un domaine, sans pour cela poser au créateur professionnel et risquer alors de galvauder son talent – chez qui enfin l'élan vital ne saurait être subordonné à la quête du profit, ni de cette gloire dans laquelle Valéry ne voyait qu'un sous-produit.

Le dilettante: «celui qui s'adonne à un art par plaisir», non qui s'y oblige. La culture du goût est rarement exclusive. Quant au «cabinet d'amateur», on sait bien qu'il reflète tout ce à quoi s'est attaché celui qui l'a constitué, afin de se retrouver entre ses facettes et dans sa durée. Bref, nous avons affaire là à des natures éclectiques.

Or, l'éclectisme a mauvaise presse de nos jours. Le mercantilisme yankee a promu la productivité, favorisé la sectorisation de la créativité aux dépens de l'humanisme, marginalisé les francs-tireurs, substitué les impératifs de la fabrication à la nécessité intérieure. Le «capable de tout» est tenu pour «bon à rien»; l'amateur, le dilettante, inquiètent les tâcherons rivés à leur état. Et pour cause: on les suspecte de vendre la mèche. Ils montrent que le chef-d'œuvre ou l'œuvre de qualité peut naître indépendamment des systèmes, des corporatismes et des chasses gardées. Ils démontrent que le professionnalisme sans le talent ne suffit pas; qu'un talent peut se cultiver individuellement, par intermittence, et que la maîtrise est moins la résultante d'un long apprentissage que d'une prédisposition naturelle

développée par un exercice adéquat et le recours pertinent aux moyens que cet exercice appelle ou engendre.

Un interviewé observait récemment qu'à côté des comédiens professionnels intentionnellement formés, existaient des acteurs-nés – tels Raimu, Jean Gabin ou Lino Ventura – qui très vite font preuve d'une magistrale présence. Et que dire du précoce et génial illustrateur, Gustave Doré, autodidacte, dont les professionnels français des beaux-arts ont décrié les superbes toiles – sur lesquelles aussitôt les anglo-saxons ont fait main basse!

Nul mystère là-dedans, sinon celui de l'inégalité foncière des dons et des chances. Celle des dons est évidente, mais, à talent égal, à mérite équivalent, combien demeureront dédaignés, méconnus, parfois brocardés, auxquels il n'aura manqué que le passeport d'un diplôme, l'entregent d'un milieu, l'entre-cuisse d'une égérie, l'entremise d'un mécène, les faveurs de la médiatisation ou les persuasives pratiques d'un agent littéraire!

Bien entendu, le modèle étasunien là encore est venu pervertir le jeu. Lancés et vantés à l'instar des produits alimentaires ou ménagers, des écrivains ordinaires transformés en auteurs à succès ne sont plus guère que des articles de marque, dont l'éditeur cherche à tirer le profit maximum afin d'amortir ses investissements ou de compenser ses méventes. Le cercle est vicieux: l'auteur bricolant coûte que coûte le cyclique pensum que lui impose son contrat et l'éditeur poursuivant sa surenchère pour réactiver un marché devenu réticent et lui substituer de nouvelles dupes. D'autant plus dupes que nombre d'écrivains prolifiques n'auront jamais écrit qu'un ou deux livres réellement dignes d'attention. Ainsi n'achète-t-on plus tel titre pour des raisons personnelles, mais «le dernier Goncourt», «le Modiano nouveau» ou le sempiternel Duras, quoi qu'ils vaillent et quel qu'en soit l'argument. Madame de La Fayette, Laclos, Constant, Radiguet n'ont pas eu à nous accabler sous une avalanche de titres pour gagner notre considération.

Cette conception épicière de la chose littéraire, déjà peu favorable à l'écrivain non stakanoviste, s'aggrave encore du fait que ces mêmes éditeurs tendent aussi à monopoliser la diffusion, occupant les étals, verrouillant les bons espaces, et, comble d'artifice, stipendiant une critique juge et partie, qui ne saurait trop ruer dans les brancards, anxieuse qu'elle est de se faire également éditer et de ne pas s'exposer à des éreintements confraternels. Situation douteuse que les Anglais ont d'ailleurs dénoncée et que déplorent

vainement certains exclus de la grand-table, qui pourraient y faire bien meilleure figure qu'une bonne part des convives actuels.

C'est vrai, il y a des exceptions: le manuscrit auquel un concours inopiné de circonstances vaudra d'être ouvert, lu et bien accueilli; la recommandation, rarissime, d'un confrère aussi désintéressé que bien en cour; le hasard d'une rencontre opportune; ou le compte rendu d'un critique soudain désireux de jouer les terre-neuve. Mais ces cas isolés ne font que donner le change et, récupérés, ils servent surtout d'alibi aux barons du système.

On pouvait légitimement espérer qu'avec la prise en compte de l'espace littéraire francophone un nouvel ordre des valeurs allait s'instaurer. C'était ne pas compter avec la rigidité des monopoles, la suffisance parisienne, le favoritisme post-colonial et l'égoïsme des auteurs en place auxquels de nouveaux venus peuvent porter ombrage ou préjudice. Ce que n'arrangent pas la pléthore d'affirmations ethnoculturelles, impatientes de s'exporter, mais peu portées à renvoyer l'ascenseur. Dialogue interculturel, dites-vous?...

Voyons donc ce qu'il en est dans cette contrée qui est la mienne. Deux constats y suffiront.

Région autonome intramontaine, sise entre le Valais helvétique et la Savoie française, le Val d'Aoste est l'un des constituants originaux du glaci linguistique de la France. Tout va bien linguistiquement parlant jusqu'à la constitution du royaume d'Italie en 1861. Puis la politique d'éradication du français va produire ses effets. Radicalisée sous le régime mussolinien, elle provoqua un exode massif des Valdôtains dans la force de l'âge, cependant qu'affluaient dans la région des milliers d'italophones prédateurs, avec la bénédiction, hélas, du clergé romain.

La colonisation marqua là son point d'orgue.

Les conséquences conjuguées de cette hémorragie et de la transfusion étrangère qui l'accompagna furent calamiteuses. La pénurie de Valdôtains mâles favorisa les mariages mixtes, qui jouèrent en faveur de l'italien dans un contexte où le français était sévèrement prohibé. Est-il malséant de préciser que, dans le même temps, l'État français – je ne dis pas la France – a fait les yeux doux au *duce* et alla même jusqu'à le financer?

Si, dit-on, à quelque chose malheur est bon, ce ne fut pas le cas pour le Val d'Aoste. Forts d'une tradition francophone multiséculaire, c'est évidemment en France que les Valdôtains exilés prirent plus volontiers leurs quartiers, ainsi qu'en Belgique, en Suisse, voire

au Québec. Certains gagnèrent l'Argentine, l'Australie, la Russie, les États-Unis (il y eut à New York un cimetière valdôtain). Les premiers, aussitôt assimilés du fait de la similitude de langue, s'établirent, firent souche et n'éprouvèrent plus le besoin, après la chute du fascisme, de retrouver un sol où l'italien avait si bien fait son nid qu'il avait marginalisé le français. Les seconds, trop éloignés de la mère patrie, finalement adaptés aux voies et aux façons du lieu, n'ont pas pu ou n'ont plus tenu à s'en retourner. Au total, des Valdôtains se seraient établis dans au moins 27 pays étrangers...

Bien sûr, des liens familiaux demeuraient, qui se sont parfois renoués après la guerre; mais si des émigrés reviennent au pays visiter leur parentèle, passer des vacances, profiter des loisirs d'une retraite, plus rares sont ceux qui, comme moi, ont décidé de s'y réinstaller pour mener une existence active et participer à la reconstitution d'une identité phagocitée. Aussi comprendra-t-on que les conditions requises pour que puisse s'instaurer un dialogue littéraire, *intra muros* d'abord, puis interculturel, ne se soient pas trouvées réunies d'emblée au sortir du dernier conflit mondial.

Le bilinguisme institutionnel qui caractérise le statut d'autonomie que l'Italie nous a octroyé à contrecœur en 1948 n'est qu'une façade, un décor de théâtre. Moitié-moitié, certes: soit un cheval d'italien pour une alouette de français. La réappropriation se fera donc lentement, avec des hauts et des bas, freinée par des fonctionnaires et des syndicalistes «immigrés» hostiles, sinon hargneux, entravée par la démission du clergé, mal étayée par un corps enseignant réticent encore marqué par les préjugés et les insuffisances de l'université post-mussolinienne. Contre l'avalanche des médias italiens, nous ne disposerons, durant plus de trois décennies, d'aucun rempart. L'acheminement des quotidiens français à l'heure actuelle est toujours boycotté à Turin par une mafia piémontaise intouchable. Comme les Wallons et les Suisses romands, il nous faut sans cesse affronter la francophobie agissante de locuteurs allogènes. En reconnaissance de quoi, le gouvernement français, qui distribue ailleurs, sous le clinquant de son vaste projet francophone, d'innombrables milliards à fonds perdus dans les sables politiques, ne nous aura pas même fait l'aumône de la simple station d'émission radiophonique que nous lui réclamions.

Tant et si bien qu'il n'est pas aujourd'hui un seul écrivain valdôtain édité, coédité ou simplement diffusé hors du Val d'Aoste, dans la vastitude ronronnante de cet espace francophone... Tout se passe en somme comme si nous n'existions pas, même aux yeux de

nos partenaires. Comment, dans ces conditions, se penser engagé dans un dialogue littéraire?

L'échange culturel suppose, pour être viable, une réciprocité engageante. Les Valdôtains ne pouvaient amorcer le processus avant de s'estimer à même d'offrir une contrepartie valable, tant en matière d'écriture et d'initiatives conjointes qu'en ce qui concerne leurs supports matériels. Ce fut plus facile pour l'ethnologie l'histoire et la linguistique, moins tributaires du style. Quant à ce dernier, mon retour en Vallée d'Aoste en 1974 fut l'occasion pour moi de prendre conscience du handicap à combler. Une conjoncture politique plus favorable permit la création en 1980 de l'Institut valdôtain de la culture, dont on me confia la direction, eu égard à mes hétéroclites compétences. Sous cette égide, je pus entreprendre en 1982 la publication des *Cahiers du Ru* grâce à l'appui sans réserve de l'assesseur à l'Instruction publique d'alors, le professeur de mathématiques, Ida Viglino, passionnée de poésie française.

J'avais pour dessein en concevant ces *Cahiers*, dans l'esprit d'un «cabinet d'amateur» justement, d'en faire un lieu de jonction entre les apports du Val d'Aoste et ceux de nos frères de langue, escomptant par là à la fois présenter de notre créativité une image avenante et fournir à mes concitoyens en manque de références des modèles d'écriture puisés aux meilleures sources.

Première de son genre dans toute l'histoire des lettres valdôtaines – jusque-là essentiellement régionalistes – la formule des *Cahiers du Ru* a tiré une bonne part de sa singularité de l'absence de tout comité de rédaction. Les éléments appropriés ayant fait défaut au départ, il m'apparut ensuite que cette liberté d'action était des plus précieuses et qu'elle m'évitait bien des compromis. Pratiquement, j'ai donc été aussitôt amené à assumer toutes les tâches, de l'établissement du sommaire à la mise en page – la saisie ultime du texte et son impression exceptées.

Les réactions du lectorat – très dispersé mais d'excellent niveau – furent et demeurent on ne peut plus gratifiantes. Des *Cahiers du Ru* on loue la variété et l'inattendu des choix, les sautes d'humour, les irrévérences et la tenue graphique. Les auteurs publiés ne demandent qu'à l'être encore; on m'assure qu'aucune revue actuelle ne ressemble à ces *Cahiers*.

Depuis 1982, 26 livraisons ont vu le jour. Publication interculturelle au large éventail thématique, elle inscrit dans ses sommaires une majorité d'auteurs non autochtones – belges, français, canadiens

ou suisses notamment – et non des moindres. Disons qu'à peu près une centaine d'écrivains ont été chaleureusement présentés par nous durant 14 ans, et ce, à leur entière satisfaction. Eh bien, dans aucune revue, aucun ouvrage de ces pays, un texte littéraire valdôtain n'a bénéficié de la moindre hospitalité, si l'on exclut des chroniques et des communications diverses, de rares citations, et – je vous laisse apprécier l'ironie de ce sort – quelques poèmes érotico-pornographiques de votre serviteur, dans trois numéros de *L'Effeuillée* (*Les Feuilletets*) roses, en France et deux de *Papyrus* en Suisse.

Force nous est donc de constater qu'en dépit des réels atouts dont nous disposons, toutes nos tentatives de coopération dans ce domaine s'avèrent inopérantes devant le bloc d'indifférence à notre égard des institutions, des décideurs, des opérateurs et des auteurs francophones. L'écrivain valdôtain pour eux est moins qu'un mythe; ils ne jugent pas utile de s'aviser de son existence. Hormis quelques professeurs dans quelques universités éparses – grâces leur soient rendues! – personne ne se soucie de nous.

Condamnés aux oubliettes au pied du Mont-Blanc, engagés en faveur du français mais engagés dans une totale impasse, nous voyons éditeurs, critiques et confrères faire sur nous l'impasse. Oubliés, encore serions-nous baillonnés, si ce n'était que les prises d'exemplaires du gouvernement régional incitent les éditeurs locaux à nous publier.

Publiés, nous demeurons invendus puisque exclus du marché italien et chichement accueillis dans les librairies valdôtaines; la Région autonome fait parvenir gracieusement à notre *intelligentsia*, c'est-à-dire aux acheteurs potentiels, les exemplaires dont elle s'est portée acquéreur...

Ainsi revenons-nous à Narcisse, puisqu'il peut se satisfaire, se résigner ou s'accommoder provisoirement de n'exister qu'à ses propres yeux, sachant au surplus que la population francophone en Vallée d'Aoste est trop réduite, vu l'exiguïté du territoire, pour alimenter à elle seule un véritable foyer d'échanges littéraires.

Il y a miroir et miroir. L'un, tangible, réfléchit le monde visible; l'autre, mental, nous est tendu par l'esprit de ceux qui nous prêtent attention ou par la représentation que nous nous faisons de quelque lecteur espéré. Sans interlocuteurs valables en suffisance, ni confrères de l'extérieur venant à la rescousse, que faire d'autre que se donner soi-même la réplique?

En ce qui me concerne, porté à écrire par goût plus que par nécessité, pour le plaisir de faire, de dire et de faire partager sans souci de carrière, pour stimuler enfin mes compatriotes défrancisés, éloigné des pompes et des œuvres d'un Paris où j'ai intensément vécu plus de 40 ans, je me suis bien plus consacré à mes diverses tâches qu'à répandre mes textes et à accroître ma notoriété. Naïf, j'imaginai une écoute francophone plus ouverte et plus sympathique, répondant à la mienne. Autant pour moi, donc.

Il reste que le touche-à-tout congénital qui perdure en moi, associé au dilettante hédoniste que la componction professionnelle rebute, se sont ingéniés à faire flèche d'une expérience composite, pour ne pas dire disparate, consécutive à l'exercice d'une quinzaine de métiers, à un mode de vie passablement mouvementé et à d'heureuses prédispositions pour les sports, les lettres et les arts.

C'était ouvrir la porte à cet éclectisme que j'évoquais plus haut, à la ludique tentation du «chiche!», au mélange des genres et à la confusion des âmes pieuses. Ex-journaliste, amateur de poèmes et poète à mes heures – aussi persuadé des vertus de la règle que conscient des effets de la transgression – nouvelliste intermittent plus que romancier, polémiste occasionnel, parolier, chroniqueur, humoriste ou préfacier, je ne pouvais que succomber à l'envie, soit de me dédoubler, soit, démiurge, de déléguer une fraction de mes pouvoirs à quelque créature de substitution dont je pourrais à ma convenance avaliser ou excuser les écarts pour mieux me gausser du train du monde.

J'usai d'abord, et tour à tour, de plusieurs pseudonymes: Pierre-Antoine Richemont, Pierrin Pennis, Simon de Loses, Perrot de Staxa, Ebenezer Thón, Long Wu et Walter Ego, tant pour couvrir un pastiche, un écrit licencieux, accréditer une citation, accrocher une épigraphe, que pour donner plus de poids à un texte en l'attribuant à une pseudo-notabilité.

Mais à Paris déjà, dans les années 1950, alors que je régentais le département de sondage d'opinion d'une importante société, j'attribuai à un Pierre Uqbar imaginaire – en hommage et référence à Borgès – mes gouaches et mes encres de chine. C'est ensuite, dans un bar d'Amsterdam que j'en suis venu à engendrer mon second dérivé – le ventriloque dirait: ma marionnette – dans le dessein délibéré d'en faire le fou du roi.

Il y avait là, assis solitaire devant ce qui me parut être un double whisky, un individu de type britannique dont la mise, bien

qu'un peu fatiguée, sentait son familier des tailleurs de Saville Road. Manifestement bien imprégné déjà, mais n'en conservant pas moins son flegme, il avait des allures de lord, d'un lord itinérant et cosmopolite, un rien dévoyé sur les bords. D'où les associations: lord/sir et alcool/cirrhose, cirrhose/Sir Rhose. Je tenais mon hétéronyme, auteur, depuis, de périodiques «égarements», qui intriguèrent assez de lecteurs des *Cahiers du Ru* pour qu'on crût à son existence et qu'on m'invitât à en traiter publiquement.

Est-ce une façon de prendre ses distances avec certains aspects de soi? Ou de tenir les autres à distance d'un moi qui entend se délivrer sans se livrer tout entier? Quoi qu'il en soit l'hétéronyme crée un espace parallèle de liberté(s), stimule l'inspiration et favorise la réflexion du Narcisse de service. Il faut toutefois se garder de rendre un hétéronyme trop attachant sinon on court le risque de lui consacrer de plus en plus de temps, de se dépouiller pour mieux l'étoffer et de lui sacrifier les intervalles de loisir dont on dispose pour replonger dans la vie vraie entre deux séances d'écriture. Ne peut-on avancer qu'un Pessoa, en particulier, s'est en quelque sorte autovampirisé en s'évertuant à nourrir de sa substance des golems d'un nouveau genre? N'est-ce pas là un cas extrême d'échanges intraculturels entre un Verbe et ses créatures?

Il est vrai aussi que si j'ai laissé s'épancher le Frégoli existentiel qui m'anime, ce fut pour contribuer rapidement à reconstituer dans mon pays un tissu littéraire mis à mal par un long siècle de persécution linguistique. Non seulement la chaîne et la trame en étaient élimées, mais des brûlures et des accrocs en avaient çà et là détruit des motifs. Il importait donc et de restaurer la qualité du parler et de substituer à des modes d'expression périmés ou défailants des modèles nouveaux et moins conventionnels.

Ainsi s'explique que la littérature valdôtaine contemporaine doive plus, qualitativement, à ses émigrés francophones qu'aux autochtones émergés d'une longue nuit culturelle.

Ma chance a été, immigré à Paris auprès de mes parents, d'avoir pu bénéficier sans aucune restriction du remarquable appareil scolaire français à une époque – jusqu'au lendemain de la guerre – où il était bien plus laïque, performant et empreint d'humanisme qu'aujourd'hui. Si j'ai pris les armes, alors, contre les nazis, milité à mes risques et périls pour faire rentrer le Val d'Aoste dans le giron de la francophonie et résolu d'apporter mon concours à la renaissance des lettres valdôtaines, c'est en reconnaissance de l'hospitalité

française et en hommage à une langue que l'exil et les vicissitudes de notre histoire m'ont induit à considérer comme mon inaliénable patrie.